

SUR BROADWAY AVENUE



I
Le conducteur (à son ami le moterman). — Tu sais, quand je sonnerai la cloche trois fois, ça sera pour tasser les passagers.

LES SATISFactions

Le cousin Marius est mort
L'autre jour, subissant le sort
De toute créature humaine
Qui part quand le bon Dieu l'emmena.
Grandes sont nos afflictions...
Mais, en cette triste aventure,
Nous avons eu, je vous le jure,
Toutes les satisfactions...

Il s'est éteint bien gentiment
Dans le petit appartement
Qu'il avait sur la Canebière,
Nous l'avons mis dans une bière
De très justes proportions,
En bon bois, d'essence très dure...
Nous avons eu, je vous le jure,
Toutes les satisfactions...

A peine le décès connu,
Par la poste nous est venu
Un torrent de condoléances,
Nos plus lointaines connaissances,

Nos plus vagues relations
Nous couvraient de littérature...
Nous avons eu, je vous le jure,
Toutes les satisfactions...

A l'église, où l'on s'est tassé,
Tout s'est rapidement passé ;
Pas plus — avec le cimetière
Montre à la main, d'une heure entière.
A midi juste nous étions
Chez nous, devant une friture...
Nous avons eu, je vous le jure,
Toutes les satisfactions...

Enfin d'aujourd'hui nous savons
Que la fabrique de savons
Par testament nous est donnée...
Soit : trente mille par année.
Non pas que nous le souhaitions !...
L'œuvre cousin !... belle nature !
Mais nous avons eu, je le jure,
Toutes les satisfactions !

JACQUES NORMAND.

SUR LE STYLE

Le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées. Si on les enchaîne étroitement, si on les serre, le style devient ferme, nerveux et concis ; si on les laisse se succéder lentement et ne se joindre qu'à la faveur des mots, quelque élégants qu'ils soient, le style sera diffus, lâche et traînant.

Mais, avant de chercher l'ordre dans lequel on présentera ses pensées, il faut s'en être fait un autre plus général et plus fixe, où ne doivent entrer que les premières vues et les principales idées : c'est en marquant leur place sur ce premier plan, qu'un sujet sera circonscrit et que l'on en connaîtra l'étendue ; c'est en se rappelant sans cesse ces premiers linéaments, qu'on déterminera les justes intervalles qui séparent les idées principales, et qu'il naîtra des idées accessoires et moyennes qui serviront à les remplir. Par la force du génie, on se représentera toutes les idées générales et particulières sous leur véritable point de vue ; par une grande finesse de discernement, on distinguera les pensées stériles des idées fécondes ; par la sagacité que donne la grande habitude d'écrire, on sentira d'avance quel sera le produit de toutes ces opérations de l'esprit. Pour peu que le sujet soit vaste ou compliqué, il est bien rare qu'on puisse l'embrasser d'un coup d'œil, le pénétrer en entier d'un seul et premier effort de génie ; et il est rare qu'après bien des réflexions on en saisisse tous les rapports. On ne peut donc trop s'en occuper ; c'est même le seul moyen d'affermir, d'étendre et d'élever ses pensées : plus on leur donnera de substance et de force par la méditation, plus il sera facile ensuite de les réaliser par l'expression.

Ce plan n'est pas encore le style, mais il en est la base ; il le soutient, il le dirige, il règle son mouvement et le soumet à des lois : sans cela, le meilleur écrivain s'égaré ; sa plume marche sans guide, et jette à l'aventure des traits irréguliers et des figures discordantes. Quelques brillantes que soient les couleurs qu'il emploie, quelque beauté qu'il sème dans

les détails, comme l'ensemble choquera ou ne se fera pas assez sentir, l'ouvrage ne sera point construit ; et, en admirant l'esprit de l'auteur, on pourra soupçonner qu'il manque de génie. C'est par cette raison que ceux qui écrivent comme ils parlent, quoiqu'ils parlent très bien, écrivent mal ; que ceux qui s'abandonnent au premier feu de leur imagination, prennent un ton qu'ils ne peuvent soutenir ; que ceux qui craignent de perdre des pensées isolées, fugitives, et qui écrivent en différents temps des morceaux détachés, ne les réunissent jamais sans transitions forcées ; qu'en en mot il y a tant d'ouvrages faits de pièces de rapport, et si peu qui soient fondus d'un seul jet.

BUFFON.

UN DIPLOMATE

Tommy. — Maman demande...

M. Poëtereau (sèchement). — Oui, Je sais. Ta mère demande si je veux lui prêter ma tordeuse. Dis lui que j'en ai besoin pour ce soir.

Tommy. — Maman ne demande pas votre tordeuse. Elle voudrait savoir...

M. Poëtereau (avec un sourire ironique).

— Oui, elle voudrait savoir si je consentirais à lui prêter mon râteau, n'est-ce pas ? Eh bien, non ! il me le faut pour toute la journée.

Tommy (impatiente). — Nous n'avons pas besoin de vos vieux outils. Maman voudrait tout simplement savoir si vous seriez assez aimable pour lui prêter votre dernier livre de vers, celui qui vient d'être imprimé. Elle dit qu'elle aimerait à le lire, car tout le monde en parle.

M. Poëtereau (empressé). — Comment ? Mais certainement. Dis lui que sa demande m'honore. Elle pourra le garder aussi longtemps qu'il lui plaira. Puis-je faire autre chose pour toi, mon bonhomme ?

Tommy (d'un air indifférent). — Ah ! j'y pense ! Papa m'a dit que je ferais aussi bien de profiter de l'occasion pour vous demander de nous prêter votre tordeuse et votre râteau, si vous n'en aviez pas besoin.

M. Poëtereau (se frottant les mains). — Sans doute. Dis lui qu'il est le bienvenu, et qu'il peut venir les chercher quand il voudra. Il pourra les prendre dans le hangar sans demander la permission. Tiens, mon brave garçon, voici dix cents pour t'acheter des bonbons.

A L'EXPOSITION

Le camelot. — Mesdames et messieurs, voici une encre magnifique pour marquer le linge. Voyez vous mêmes. Il écrit sur un morceau de toile : "Encre indélébile", et continuant son boniment, après avoir vendu plusieurs bouteilles de son encre merveilleuse : "Voici maintenant, mesdames et messieurs, une préparation sans pareille pour enlever les taches, quelle qu'en soit la provenance". Il met dans sa préparation le morceau de toile sur lequel était écrit : "Encre indélébile" et les deux mots disparaissent complètement. Et notre camelot de s'écrier, triomphant : "Voyez, mesdames et messieurs, l'effet de ma préparation ! il est vraiment merveilleux."

DÉSINTÉRESSEMENT

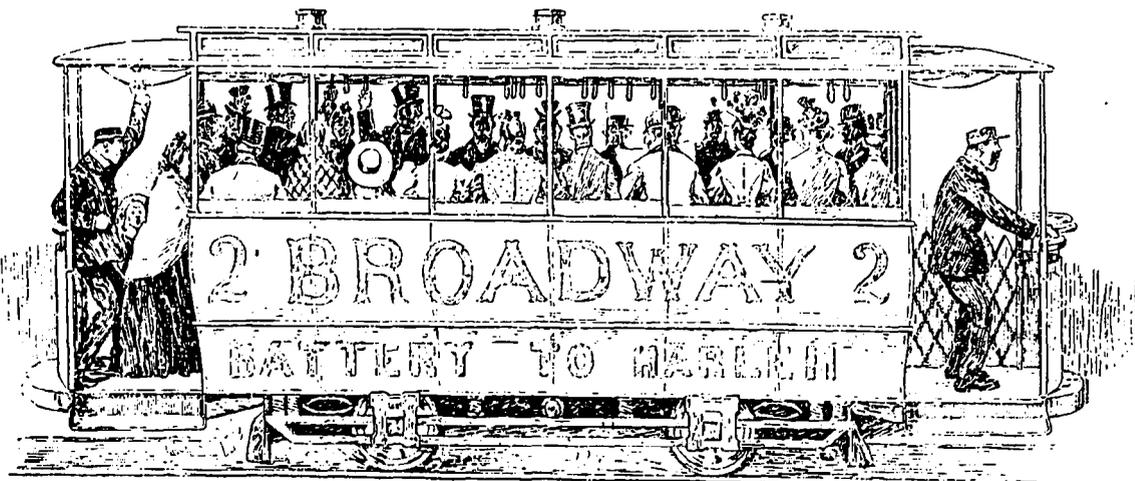
Le jeune Hardup (avec orgueil). — Vous pouvez être assuré, monsieur, qu'en aspirant à la main de votre fille, je ne suis poussé par aucun sentiment d'égoïsme. Toute sa dot passera à mes créanciers.

IL Y AVAIT DU VRAI

Henri. — Il y a des médecins qui prétendent que l'on peut contracter des maladies par le baiser. Qu'en penses tu ?

Calixte. — C'est très vrai. L'autre jour, M. Tapedur m'a surpris au moment où j'embrassais sa fille et j'ai dû garder le lit pendant une semaine.

SUR BROADWAY AVENUE — (Suite)



II
Il a sonné la cloche trois fois.